



Henry Daguerches

L'HOMME ET L'ŒUVRE

L'HOMME

C'est Protée !

Un jour, je me suis promis d'enchaîner le Vieux de la mer, le berger neptunien. Peut-être, n'était-ce qu'un rêve ? Sur le balcon indochinois, sur le tréteau d'EXTREME-ASIE, je présentais ma prise merveilleuse : vous auriez dit Neptune lui-même, car rien ne ressemble autant à un trident que la houlette dont Protée se sert pour paître les monstres... et ces algues dans les cheveux, ce goémon dans les sourcils, cette parcelle de sel (mica salis) au coin du sourire... bonnes gens, ouvrez vos narines à l'air du large...

Et voici que j'ouvrais, moi, de grands yeux, parce que mon pâtre océanique était devenu... autre. Quoi ? peut-être un centurion dans l'armée de César, peut-être un architecte dans l'armée d'Alexandre, peut-être un ingénieur dans la Grande Armée ? Oui, plutôt dans la Grande Armée, car l'Ecole Polytechnique seule avait pu loger sous ce front tant d'*x* et tant d'*y* ; fourbir comme une épée ce regard et lancer vers les

aventures ce Commandant Valat, mince, grand, droit comme l'Officier français des images d'Epinal. Alors je commençai à mettre mon *X* en équation et je serais peut-être parvenu à une solution approchée, si le problème ne s'était évaporé sous le souffle d'une relativité furieusement généralisée ! Ce n'était plus, devant moi, ni le neptunien Daguerches, ni le polytechnicien Valat : c'était le Maître éloquent, gloire du barreau de Trois Etoiles... non, non ! ceci est phantasme ! c'était l'un des joueurs de

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune ;
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverses figures, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets.

J. B. Rousseau (Ode au comte de Luc.)

l'arène politique, c'était... avisez quand sera temps de boire, car l'arrière-neveu d'Epistemon, émoulu de Pipo, joueur de pipeaux quand ça lui chante, sait aussi, quand ça lui chante, pantagruéliser, chanter « Bacchus entrant en Indie » ou « le roide dieu des jardins ».

Vous avez rêvé que vous portiez de l'eau dans le tonneau des Danaïdes, ou que vous aidiez Sisyphe à rouler son rocher ? Peuh ! Moi j'ai rêvé que j'écrivais la biographie de Protée.

Le Kilomètre 83. — Sur les quatre faces de la base étaient taillés quatre visages colossaux...







JE soupçonne Daguerches de professer sur la question d'âge une discrétion quasi-féminine. Un jour que je tentais de déterminer ce que je croyais le point 0 de toute biographie « l'an zéro de son hégire » : la date de sa naissance, « Ne donnez pas, me répondit-il, plus d'attention à cette question d'âge que je ne fais moi-même dans le train courant de la vie. La sagesse indique que la vie a deux bouts et qu'on peut la mesurer en commençant par l'un ou par l'autre. Dans mon cas, c'est vrai que, me croyant très sûr d'une hérédité physique manifeste, j'ai toujours tablé sur la longévité liée à cette hérédité. Je serais ma foi, bien capot, si j'avais fait un mauvais compte... » Le lecteur, peut-être plus familier avec un mode de computation plus direct, me pardonnera pourtant de lui avoir retracé celui-ci où l'on peut voir un trait de cette poésie des hautes mathématiques qui jonglent avec les imaginaires et les grandeurs négatives. Que si l'âge du capitaine, je veux dire du commandant, ne nous paraît pas facile à calculer en fonction de la hauteur du mât, du moins son imagination, les habitudes de son imagination, déjà s'y laissent-elles entrevoir. Sourire plus ou moins euclidien. En vérité Daguerches est, comme dit le peuple, « plus jeune que son âge, » et je pense que dans ce cas c'est l'âge qui a tort...

Il naît à Toulon, le 10 Mars 1876. Son père, officier de marine, appartenait à une famille languedocienne qu'avaient maintenue, successivement, des propriétaires, des avocats, des médecins. Sa mère le rattache à la Provence et à la Finance, sans le détacher de la Robe ni de l'Épée — deux attaches qui sont donc par l'ascendance paternelle et par la maternelle redoublées, mieux, portées au carré chez le jeune Henry. Elle même était la nièce à la mode

de Bretagne de Jules Gérard, dit le Tueur de lions, en réalité maréchal des logis de spahis et l'une des plus vigoureuses figures de la conquête de l'Algérie. Elle eut quatre enfants, vivants encore aujourd'hui. Deux filles, mariées et mères de famille. Deux fils. — un frère aîné de l'écrivain vient de prendre sa retraite comme contre-amiral : c'est lui qui commandait le *Primauguet* lors du fameux voyage de ce croiseur autour du monde. Et c'est peut-être en songeant à celui-ci que Daguerches écrivit cette délicieuse variation de *l'Invitation au voyage*, qui s'appelle : *Je veux être marin*. Feignons du moins de le penser afin d'y trouver prétexte à relire des pages qu'une étude plus... euclidienne ne nous autoriserait pas à placer si tôt.

Sur le rivage jaune et vert bien alignées,
Les petites filles, mains soignées
Et les chevelures haut-peignées,
En robes blanches comme le sel,
Rose géranium ou bleu pastel,
— Comme tous ces reflets les nacent et les fardent ! —
Regardent la mer, regardent, regardent,
Regardent sans cris, impeccablement,
La mer, ce vieux monstre aveugle et charmant.

Cette occupation — qui n'en est pas une — les passionne.
Que rêvent donc du monstre ces jeunes personnes ?

Qu'il va porter sur son dos un nid d'alcyonne ?

Où se fleurir la gueule d'une anémone ?

Est ce que, horreur ! la méduse ou le poulpe rosat. . .

Qui le dira, qui le dira ?

On sait que la mouette

Vole bas,

Lorsque vient la tempête ;

Mais on ne connaît pas, mais on ne connaît pas

L'espoir ou le chagrin de ces petites filles,

Dont les sages talons écrasent des coquilles.

Or ces regards, qui ne visent que l'horizon,

Transpercent le cœur des petits garçons.

Des petits garçons qui, humbles, stupides et tendres,
Essaient de détourner cette merveilleuse attention

Du problématique alcyon

Ou de la pieuvre et des si hideux scolopendres.

Ils proposent d'aller dénicher des oiseaux.

— Devant les mouettes qui plongent dans les eaux ! —

Ou de courir en rond ou de cacher des bagues,

— Devant la mer qui joue avec toutes ses vagues ! —

Non, pour vous, polissons turbulents ou subtils,

Ne frissonneront pas les palmes de ces cils !...

Alors, ils font des cabrioles sur le sable,

Pour dévier le doux regard inexorable.

— « Laissons-les prendre leurs ébats ;

« C'est derrière nous, ça ne nous gêne pas. »

Seules, les ombres de ces demoiselles,

Qui sont, elles aussi, des demoiselles

Sages et belles,

En rose et bleu,

Et vert un peu,

Des demoiselles qui sont — voilà tout — couchées,

Assistent, ironiques mais pas fâchées,

Aux désarticulements prétentieux

Des ombres de ces messieurs.

On devine, d'ailleurs, avec quelle nonchalance souveraine

Elles contemplent, sur le tapis de l'arène,

Sur le tapis orange, ces acrobates noirs,

Qui s'étirent et s'aplatissent,

Et se gonflent et rebondissent,

Elles, qui si classiquement grandissent,

Sans faute et sans élan, de midi jusqu'au soir !

Parfois de vieux savants aux barbes en grésil,

En piquant leurs bâtons, passent sur le rivage.

« Oh ! que voilà, que voilà, — disent-ils —

« Que voilà des fillettes bien sages !

« Comme elles considèrent studieusement la mer !

« Sans doute, elles attendent le phénomène si curieux du
rayon vert ;

« *Lorsque le ciel est pur, que le soleil y tombe,*

« *Et qu'il n'y passe pas, devant, une colombe...*

« Mais à quoi bon donner ces explications

« A ces enfants, ignorantes de la polarisation

« Et des lois sérieuses de la lumière ?

« Nous ne ferions que gâter leur amusement.....

« Comme pourtant elles raidissent leurs paupières !

« Mais n'est-ce pas tout simplement

« Un peu d'hystérésie qui subsiste

« Dans leurs yeux aimantés par la barre de fer

« De l'horizon de la mer ?

« Nous signalerons le cas à nos collègues les météorolo-
gistes ».

Et les vieux savants, sans plus de façons,
S'en retournent prêcher du côté des moissons,

Tout doux sur le bord de l'immense amertume.....

Et leur barbe honorée emporte de l'écume,

Ainsi qu'on voit la laine attachée aux buissons.

Et leurs discours n'ont guère avancé les garçons.

Mais voici que les nounous elles-mêmes s'inquiètent

De cette déraisonnable immobilité.

Elles n'aiment pas du tout ces yeux qui guettent

Et ce silence, ce silence entêté.

« Petites filles, — gourmandent-elles, — petites filles,

« Il ne vaut rien de rester les bras ballants !

« Ramassez sur le bord des algues, des coquilles

« Roses, et des os blancs

« De seiches.

« Et allez donc, petites revêches,

« Au lieu de rêver aux poissons,

« Allez jouer avec les garçons ! »

Les petites filles ne haussent même pas les épaules.

Mais leurs regards glissent sur les écailles de la mer,

Glissent, glissent jusqu'aux pôles

Le long de l'échine de la mer,

De la mer,

Lumineuse, gonflée et folle comme l'air !

*
*
*

Or moi, le moins hardi des conquérants de nattes,

Moi, le plus maladroit des petits acrobates,

Moi, le pilleur puni des vergers, des jardins,

Je veux me déclouer enfin de ces dédains !

Je veux, je veux partir vers d'autres Pointe-à-Pitre !

Ce qu'il faudra lancer, perle, écume ou rocher,

Pour étoiler ces yeux, figés comme des vitres,

Ah ! je ne le sais pas... mais j'irai le chercher !

Et ce monstre chéri de la mer qui bave,

Avec quel ravissement je l'égratignerai,

Je le labourerai, je le balafre,

De ma quille et de mon étrave !

Et je ferai sauter ses écailles d'argent ;

Je cautériserai son dos de mes itinéraires ;

Je le.... — « Tiens, voici le plus intelligent !

« Il nous fait grâce de ses amabilités exemplaires.

« Mes sœurs, mes sœurs,

« Quelle douceur !

« Allons-nous pouvoir nous amuser tranquilles,

« Ecouter de loin gronder les coquilles ?

« Mais c'est assez de bruit pour ce petit farceur ! »

Et les yeux piquent droit, droit comme des aiguilles.

Ah ! tonnerre, tant mieux ! ah ! qu'il roule ignoré
 Le mousse, qui pleura tout seul sur le beaupré,
 Et qui s'en est allé plus loin que les mouettes !
 Qu'elles ne sachent pas, les petites muettes,
 Que ses oreilles d'âne, au-dessus des coraux,
 Une nuit, ont surpris les musiques des eaux,
 Et qu'à cette heure encore, en choquant son écoute,
 Sous le crépitemment de la lune, il écoute
 Cet orgue formidable et que n'imité pas
 La conque creuse, — ni le froufrou des lilas !
 Qu'elles ne cherchent point si sa jeune folie
 A ri dans la tempête ou bien dans l'embellie !
 Qu'elles oublient le nez, qu'elles oublient le nom
 Et le cœur agité de ce pâle garçon,
 Qui leur soufflait bizarrement près de la joue,
 Et qui offrait des fleurs, des fleurs nées dans la boue ! . . .

*
 * *

Mais qu'un soir embaumé par la mousson, la mer
 Traîne des lys cassés dans ses remous gris fer ;

Peureuses des ballons violets de l'orage,
 Que rentrent les nounous bercer leur enfant sage ;

Et qu'aux yeux suraigus, inflexibles et fous,
 Qui sont le désespoir éternel des nounous,

Ce soir-là, ce soir-là, luise, tribord amures,
 La voile, où la nuit proche écaille des dorures !

O surprise ! Liant l'étrave au gouvernail,
 Sur la carène brune un collier de corail

Se mire, en rougeoyant, dans l'eau qui se fait belle
 A porter cette noble et ronde caravelle.

La bourrasque a couché les cils électrisés ;
 Mais les regards tendus tremblent enfin, — brisés !

Le capitaine est là, bruni dans son costume
 Tout argenté de sel, tout panaché d'écume.

Saluez, saluez, du rivage insolent,
 Celui qui fit pour vous, dessous son pavois blanc,

Petites reines d'or, petites belles bleues,
 Le tour du monde avec sa flotte de sept lieues !

Et que vos cœurs pillards ainsi que des oiseaux,
 Avec des cris mourants, volent au ras des eaux,

Et s'abattent du pont, des mâts, des bastingages,
 Vers les grains fabuleux cachés dans ses bagages !

Tui, tui, tui, les cils s'agiteront.
 Tui, tui, tui, les mains claqueteront.
 Tui, tui, tui, les joues se gonfleront.
 Tui, tui, tui, les lèvres pépieront.
 Tui, tui, tui, les bras zigzagueront,

Et sur le sable, en rond,
 Tous les pieds danseront !

« Qu'il est beau, notre capitaine !

« Voyez la pomme d'argent de son mât de misaine,

« Et la flamme de lys de son mât d'artimon.

« Que nous l'aimons, que nous l'aimons !

« En son honneur mettons, ma belle, à nos corsages

« Qui l'ont attendu bien, bien sages,

« Oh ! mettons des roses des vents,

« Et, à nos chapeaux, des algues pour rubans !

« Il a des merveilles, nous en sommes sûres,

« Dans sa cale, dessous ses panneaux.

« Il a des tapis d'Orient pour les bancs de ses canots.

« Il a, dans ses soutes, des grenades mûres

« De rubis, et de la grenaille de pierreries,

« Et des ballots de soie dans ses timoneries,

Des opales géantes, pour changer ses hublots,

« Et des pierres de lune, pour servir de falots.

« Est-ce que certains poissons ne fournissent pas
 de l'ivoire ?

« Et les huîtres malades des perles noires ?

« On dit, ma chère, qu'avec la peau des requins

« On confectionne de si distingués brodequins... »

*
 * *

Ah ! non, je ne veux plus faire la cabriole,
 Couper avec mes dents l'ortie ou le chardon.
 Ah ! non, je ne veux plus jouer à pigeon vole,
 Donner la pierre à soif ou la fleur qui sent bon.

Je ne veux plus savoir si les sorbes sont mûres,
 Et si l'on a fermé l'armoire aux confitures...
 Les filles, vous ne rirez plus de mes trésors !
 Afin que follement ruissellent mes sabords,

Afin d'être doré comme une friandise,
 Afin de voir vos yeux pleurer de convoitise,
 Quand j'ouvrirai mes yeux, comme on ouvre un écrin,
 je veux être marin ! je veux être marin ! (1).

(1) Henry DAGUERCHES. *Le Chemin de Patipata* pp. 71-83.

Nous aurons plaisir à reparler de ce poème dont le thème: *Voyage, Partir*, est l'un des plus importants peut-être de la littérature contemporaine, mais il nous plaît aussi de le lire avant de suivre dans ses études le petit Henry qui n'est peut-être pas le petit garçon « humble, stupide et tendre » du texte, mais qui sans doute n'est pas tout à fait un autre. Pourtant, à lui-même les petites filles n'étaient vraisemblablement pas si cruelles, puisque ce qui mûrissait dans sa jeune âme, au cours des années d'école, c'était le désir de se faire avocat. Externe chez les Pères Maristes à Toulon, jusqu'à la quatrième, il fait cette quatrième comme externe libre au Lycée de Toulon. Du commencement de sa troisième jusqu'à la fin de sa philosophie, nous le trouvons à Avignon, sur les bancs du Collège Saint Joseph (Jésuites). Là encore des liens puissants rattachaient le jeune homme au passé familial, puisque dans ce même Collège son père avait fait ses études, et puisque son grand-père avait aidé à le fonder. Certes, plutôt que de suivre en Avignon un apprenti bachelier nous préfererions nous attarder avec un Fils du Soleil sur la rade mocote (nom local pour « toulonnaise »). Alors dans quelque allée du Jardin de la Ville, peut-être rencontrerions-nous la petite fille qui sera dans quelques années le fifi-fenouillet du capitaine Namurgues, et nous ne dirions pas : « *Que voilà une fillette bien sage* » parce qu'elle est déjà parmi les petites filles et les petits garçons qui se « câlinent » derrière les mûriers de la cour de l'école ou qui se font « des chatouilles » sur les antiques « roulets » ; du moins une orgueilleuse confession faite plus tard à son amant nous représente-t-elle ainsi la fille de la Batterie des fleurs :

« N'empêche, dit-elle avec orgueil, qu'à l'âge où Rose Grenade, qui fait tant la fière, courait, les pieds nus, après les cabris, moi, j'allais jouer au Jardin de la Ville avec les fils de capitaines de frégate ! Et c'était eux qui m'apportaient les premiers les magnolias tombés et qui secouaient les arbres en cachette pour augmenter la récolte. Et, à l'époque où l'on taille les palmiers, ils se battaient avec les gamins des faubourgs pour conquérir les plus belles palmes, que je leur achetais pour un baiser ».

Il faut pourtant quitter la Mocotie soleilleuse, mais du moins emportons-en tout ce qu'il peut loger d'a-

mour et de lumière dans les yeux, dans le cœur d'un poète autochtone ... Quitter la Mocotie, quitter aussi la Ville des Papes, venir dans Paris la grande ville, nous inscrire dans la célèbre Ecole Sainte Geneviève, rue des Postes, afin d'y préparer Polytechnique.

Ce n'était pas le rêve le plus cher du jeune fils du soleil : la lumière mocote enclose dans son cerveau, les petites filles mocotes (sages ou moins sages) encloses dans son cœur voulaient inspirer autre chose que des équations. Le verbe écrit ou, mieux encore, le verbe parlé magnifiquement, sous la robe de l'avocat, c'étaient meilleurs interprètes que les chiffres pour dire la lumière et le feu. Mais le père d'Henry, qui lui-même sortait de l'X rêvait de voir son fils *bottier*, ingénieur, joie qui lui avait été à lui refusée. « Je m'étais bien laissé convaincre, « m'a conté Daguerches, de la nécessité de gagner ma vie tout seul de bonne heure ; mais je ne voulais à aucun prix être ingénieur, faire, après l'X encore trois ans d'études, contraires à mes goûts, dans une école spéciale. Par malheur, je fus reçu 12^e à 19 ans (promotion 1895). Au classement de fin de première année, j'étais 13^e. Alors, drame de conscience ; il me fallait briser le rêve de mon père ou le mien. Un coup d'éclat rompit ce dilemme. Je pris prétexte d'absurdités et d'injustices dans le régime intérieur de l'Ecole pour faire un scandale. En guise de protestation je refusai de passer une colle : c'était le zéro assuré ».

« L'affaire fit du tapage. Le plus drôle c'est que bien que je ne regardasse plus une feuille de cours à dater de ce jour, certains examinateurs, qui n'aimaient pas le directeur, me considéraient avec sympathie et s'obstinaient à me mettre des notes très au-dessus de la valeur de mes réponses. Je ne me suis jamais inquiété de connaître mon numéro de sortie. Ce fut, je crois dans les 120. Je n'étais pas *bottier*, c'était l'essentiel. Par déférence pour mon père qui, étant marin, avait contre « l'Arme » les préventions du Grand Corps, je choisis à la sortie l'artillerie et, un an après, passai par permutation, étant à Fontainebleau, dans l'artillerie coloniale ».



Le Kilomètre 83. — Pourquoi cette main qui s'immobilise pendante,
l'annulaire bien à l'aplomb de la plaque rouge...



* Certes, on peut sourire en voyant ce jeune Polytechnicien écarter volontairement de son pied une botte si enviée — et si méritée — pour être sûr de chausser au plus tôt les bottes de sept lieues qui le mèneront à la Chine. Mais le mot « drame de conscience », que j'ai employé n'est certainement pas trop gros, si l'on songe que l'enjeu du débat était l'œuvre même, l'homme même que les Français d'Asie viennent de couronner et que bien des Lettrés français avaient élu dès longtemps. Le destin qui eût été le sien si, dans ce combat, lui avait échappé la victoire, je crois le lire dans *La villa de Monsieur Julien*. Je l'emprunte encore au *Chemin de Patipata* où parfois, comme dans Samain : « le cœur le plus secret, aux lèvres vient mourir ».

Lorsque monsieur Julien était encore enfant,
Un enfant laid, plein d'avenir et d'aptitudes,
Sa cousine Edith lui criait : « C'est étouffant
« De rester enfermé dans ta chambre d'étude !
« Viens avec moi sur le rivage. Nous verrons
« Les goélands tremper leur aile dans l'écume,
« Ça te changera de ton encre et de ta plume !
« Nous pêcherons des oursins. Nous admirerons
« L'eau de toutes les couleurs, les grosses volutes,
« Et nous ferons, comme les vagues, des culbutes
« Sur le sable aussi doux qu'un tapis. » Mais Julien,
Sans rien répondre, aux mots du devoir quotidien
Cognait plus durement sa tête utilitaire
De premier en calcul et dessin linéaire.

Lorsque monsieur Julien fut en âge d'aimer,
Rodolphe, son ami, lui parla des sirènes
Qui savent peigner leurs cheveux, les parfumer
Et meurtrir les cœurs aux soubresauts de leurs traînes.
« Elles chantent, leur chant dans l'âme insinué.
« Endort, comme un poison dans le sang dilué.
« Et l'on entrevoit sous leurs prunelles splendides
« Des englobissements glauques de Tyrrhénides ! »
Monsieur Julien frottait son œil intelligent,
Où tremblotaient des écailles rondes d'argent.

Maintenant monsieur Julien a la barbe grise,
Le dos voûté, l'œil trouble et parfois une crise
De rhumatisme. Il a, de plus, des millions

Qu'il a bien gagnés dans des exploitations.
Il habite, l'hiver, cette villa fort belle.
La façade en surgit de corbeilles de fleurs,
Dont lui-même fournit les dessins en couleurs.

Nul ami ni cousine ici ne l'interpelle.
Mais on dit que l'on fit payer à ce vieux fou
Les terrains de la terrasse et de l'avenue
Quinze cents francs le mètre, à cause de la vue

De la mer, à laquelle il tient par-dessus tout (1).

Daguerches ne voulait pas être un Monsieur Julien : il savait écouter parler des Sirènes, écouter parler les Sirènes, parler d'elles, leur parler... Oyez chanter Consolata, petite Sirène de la rade mocote, « fille du Soleil, gloire en fleur des jardiniers de la marine » et qui mourra « pour avoir tenté d'illustrer de la conquête des lotus les eaux assombries de la Vieille Darse », oyez, ou mieux, regardez, cette autre sirène anadyomène, Rose Grenade qui va faire rayonner sous les yeux « du petit amiral » « le scandale miraculeux de la femme nue, jaillie comme une grande rose marine, des vieilles eaux vertes de la Darse ». Il y avait dans cette tête, nées ou conçues, déjà trop de sirènes pour qu'Uranie studieuse et mathématicienne y pût régner sans partage.

Il n'est pas interdit de penser, d'ailleurs, que l'influence maternelle s'exerçait aussi en faveur du sens littéraire. Cette *Lust zu fabulieren*, ce goût de la fable et du fabuleux, que Goethe disait devoir à sa mère, il semble bien que la mère de Daguerches y soit aussi pour quelque chose : du moins un trait curieux et peu connu, que Louis Naneix nous conta dans un alerte article de l'*Avenir du Tonkin*, nous incline-t-il à le croire ; c'est l'histoire du don des Poésies de Verlaine :

« Dès le Collège un goût très vif pour les lettres s'était manifesté chez lui. A l'occasion d'une fête de Noël, alors que le père de l'enfant était à Madagascar, sa mère déposa dans ses souliers un Recueil de Poésies de Verlaine, publié chez Fasquelle et orné d'un portrait du poète par Carrière. — C'était Mademoiselle Roumanille, la future femme du grand écrivain indochinois Jules Boissière, qui avait conseillé la mère de Daguerches pour l'achat de ce cadeau. — Curieuse coïncidence. Celle qui devait épouser l'auteur de *Fumeurs d'Opium*, faisait acheter pour celui qui écrirait un jour *le kilomètre 83*, le livre qui devait exercer sur celui-ci une influence décisive ».

(1) Henry Daguerches. *Le Chemin de Patipata*, pp. 115-117.

Dans l'artillerie coloniale l'avancement était rapide. Daguerches, ou plutôt Valat, (car ici le nom de guerre est le véritable et le nom littéraire, «Daguerches» fut dicté par «le goût des fables») était capitaine à moins de vingt-six ans, après avoir fait comme lieutenant aide de camp du Général Sucillon la campagne de Chine, suivie de l'occupation. Epoque heureuse et brillante où il touche à la fois à tous les côtés fabuleux de la carrière qu'il a choisie: risque et exotisme, gloire, relations. Il fait la connaissance de l'officier allemand Falkenheim que la Grande Guerre doit, plus tard, rendre célèbre comme généralissime ennemi.

Mais ce que Daguerches rapporte de Chine, pour nous, pour notre délectation littéraire, ce n'est point Falkenheim, c'est Consolata, c'est la fille du soleil, qui était née, parbleu! bien avant, mais qui devait aller mûrir, et puis mourir là-bas, pour que son fantôme chéri pût renaître, hors du temps, dans la gloire d'un soleil sans déclin. Sans doute dans la cantine du jeune officier retour de Chine, Consolata ne vivait-elle pas encore aussi pleinement que dans le roman tout éclaboussé de soleil, où nous suivons l'histoire de la Batterie des Fleurs et l'histoire de la jeune gardienne des canons. Ce n'étaient alors que des espèces de dialogues entre Consolata et le capitaine, et ils ne prirent forme de roman que pendant le séjour de l'auteur à la fonderie de Ruelle. Mais il y avait déjà ces dialogues et puis il y avait dans la mémoire visuelle, auditive, tactile, olfactive, dans toutes les mémoires des sens de Daguerches, il y avait ce souvenir fabuleux: la Chine. L'intelligence et la curiosité n'étant pas chez notre ami inégales à l'acuité sensible ce n'était pas seulement une collection d'impressions fugitives: c'était un goût, très averti, des chinoïseries, une vraie science, une connaissance, la Connaissance de la Chine. Aucune des œuvres de Daguerches, sauf peut-être «*Monde, Vaste Monde*» (parce que le monde est si vaste que même la Chine y paraîtrait petite) n'est tout à fait privée d'un trait ou d'un écho parti de l'Empire du Milieu.

Puisque je viens de parler des dialogues et de la «chinoiserie» le lecteur aimera sans doute relire ici quelques pages de Consolata et qui sont délicieusement dialoguées, délicieusement chinoisées.

... Et, un jour, grâce à une cinquantième pipe, bien cuite à point, Sid a retrouvé la couleur exacte des yeux de sa bien-aimée sur un de mes petits pots.

D'un geste il désignait de grands rideaux sombres, qui masquaient le fond de la chambre et l'entrée de la cale aux trésors.

— Oh! Fo-ta-jenn, montrez-moi vos petits pots. Nam m'a dit que vous aviez des choses plus belles que le marchand d'arachides. Il fait encore assez jour pour y voir un peu.

— La jonque de Fo-ta-jenn, expliqua Nam, a des entrailles lumineuses; mais on ne les visite qu'à genoux.

— Cela ne fait rien, capitaine. Ce n'est pas humiliant de se mettre à genoux devant ce qui est beau.

— Je suis accablé, protesta le mandarin avec politesse que la princesse de la dynastie des Siffrein daigne abaisser ses regards incomparables sur mes horribles petits détrit.

Il écarta les rideaux et, pénétrant le premier, cérémonieusement courbé, dans l'obscur boyau, alla faire jouer la serrure d'un mystérieux sabord.

Un flot de lumière pâle tomba sur les «horribles petits détrit»; et Consolata poussa un cri d'admiration.

On eût pu vider sans honte les entrailles de la jonque de Fo-ta-jenn au milieu de la Salle des Ancêtres du plus pieux des mandarins de première.

Il y avait là, soigneusement arrimés dans des casiers en bois de camphre, dont les capitonnages épousaient leurs contours, des vases d'airain d'un travail inspiré par les Génies, et sur les flancs desquels on voyait galoper dans des nuages orageux les huit chevaux-dragons de Mou, fils du Ciel; des jades blancs comme des morceaux de lune, et des jades verts comme des morceaux de vagues; des assiettes de la famille rose et des bols qui, depuis des centaines et des centaines d'années, gardaient l'apparence d'être pleins de sang frais; des guerriers de porcelaine, dont les moustaches étaient faites de poils de tigre et dont les yeux terribles étaient injectés de rubis; de ces pierres étonnantes, imitant à s'y méprendre, par leur forme, leur coloris et la fine douceur de leur poli, de beaux fruits savoureux, de ces fruits dont il est si plaisant de palper la fraîcheur pendant les heures chaudes de l'été.

Et encore, dans les vitrines, dormaient pêle-mêle des reliques disparates, mais également précieuses: d'antiques bâtons de préfets ou de vice-rois, des cachets, gravés de caractères d'avant la réforme du Hu-chenn, des boussoles aux inscriptions indéchiffrables, des éventails dont l'ivoire était devenu semblable à du parchemin, des verres du temps des Soui, des bonnets du temps des Tcheou, des sapèques dont la date de fabrication échappait à la chronologie.

Consolata passait avec respect ses mains sur les pièces les plus brillantes ou les plus illustres.

— A quelle femme comptez-vous donner votre trésor, vieux Volder ? demanda-t-elle curieusement.

— A quelle femme ?

Le mandarin, qui allait refermer le sabord blindé, car le jour baissait vite, faillit, dans un sursaut d'indignation, se fracasser le crâne contre le plancher du pont.

— Pour le semer, sans doute, de noyaux de chichourles, petite malheureuse ?

— A quoi servent les belles choses, répliqua-t-elle sans s'émouvoir, si on ne les donne pas à des femmes pour faire joujou ?

— Elles servent à sanctifier la fumerie d'un sage, répondit gravement le petit Sid, de sa chaise d'écolier.

Consolata se hâta de sortir du boyau, où l'égoïste Fo-ta-jenn venait de refaire la nuit, et alla se rasseoir, non sans s'être étirée deux ou trois fois, sur ces coussins du lit mandarin, qu'on eût dits trempés dans du jus de grenade.

— Vous voilà devenu aussi un vieux Chinois pour de bon, Sid ! reprit-elle avec un hochement de tête résigné. Je vous donnerai pour votre fête une natte fabriquée rien qu'avec des cheveux de petites Chinoises aux yeux bleus.

— Et moi, Consolata, demanda le mandarin, que me donnerez-vous pour la fête de mes ancêtres ?

— Je vous donnerai une paire de grosses lunettes rondes qui vous feront des yeux de hibou ; et vous pourrez distinguer vos petits pots dans la nuit.

— Alors moi, Consolata, pour la fête de votre visite à la jonque de Fo-ta-jenn, je m'en vais vous donner quelque chose, quelque chose pour faire joujou.

Il fouille dans les soies qui recouvrent son imposante poitrine, et en tire solennellement un petit objet rond qu'il remet à la jeune femme, rose de surprise et de contentement.

C'est un jade blanc, ayant la forme d'une fiole plate, et pas plus grand que la paume de la main d'une petite fille.

C'est un cadeau inestimable, car il n'y a pas une ombre dans la transparence laiteuse de cette pierre que le couteau de Consolata ne peut parvenir à rayer, et sur laquelle pourtant l'artiste qui l'a creusée a trouvé moyen de tailler un pin parasol avec toutes ses aiguilles.

Oh ! merci, Fo-ta-jenn ! dit-elle en déposant soigneusement le petit flacon dans son propre sein, après l'avoir fait admirer à Nam et à Sid. J'y mettrai mon essence de violettes d'Ollioules, et, quand vous le voudrez, je viendrai vous parfumer toutes vos robes.

— Bien, bien ! grommela le mandarin. Mais, si vous laissez la fiole là où vous venez de la mettre, tâchez de la tenir bouchée, et qu'elle ne m'empoisonne pas quand je viendrai, moi, vous respirer.

Il se cala dans un fauteuil sculpté comme un trône et alluma une somptueuse pipe à eau, une de ces pipes qu'on

orne d'un riche pompon de soie jaune et où l'on fume, par brèves lampées, du tabac qui sent l'encens.

— Et maintenant, reprit-il d'une voix posée, à propos d'Ollioules, parlez-nous un peu du pays, jeune mocote !

— C'est toujours le plus beau, énonça-t-elle avec assurance. On a encore trouvé dans les champs de roses deux jeunes gens morts pour s'y être endormis après l'amour, malgré les avertissements. On a baissé le prix du suce-miel, mais on a augmenté celui des aubergines ; et la vieille propriétaire est morte aussi, à force de se disputer tous les matins avec les marchandes, pour les avoir à l'ancien compte. Alors, j'ai été habiter rue du Canon ; et puis, comme je m'ennuyais, je suis venue rejoindre Nam. Et voilà !... En route, j'ai regardé la mer sans parler à aucun homme, comme je l'avais promis ; et tout le monde croyait que j'étais une femme du Nord et que j'étais fière (1).

La fonderie de Ruelle où Daguerches travaille de 1903 à 1906 est à six kilomètres d'Angoulême. Les sensations, les sentiments, les réflexions qui, sur ce terrain, dans cette atmosphère, pouvaient naître furent conçues dans l'esprit de l'écrivain ; mais là encore, comme pour toute œuvre viable une gestation de plus d'un an fut nécessaire et, naturellement, *Monde, vaste Monde* ne vit le jour que sur les bords de la Méditerranée. C'est là, dans l'œuvre total une œuvre cruciale, où peut-être est caché le fil d'Ariane qui nous guiderait dans l'ensemble : aussi trouvera-t-on dans l'étude de *l'Œuvre* les citations et les extraits qui s'y rapportent.

De la fonderie de Ruelle, Daguerches passa à bord de la *Couronne*, vaisseau qui servait, en rade des Salins d'Hyères, d'école de canonage aux officiers de marine. Il y avait là, de tradition, un artilleur qui enseignait aux marins le matériel d'artillerie, lequel, bien entendu (et celui de la *Couronne* même) était du modèle le plus désuet. Aussi l'artilleur en charge se la coulait-il assez douce. Aussi notre poète-chargé-de-cours-d'artillerie pût-il y terminer « *le Chemin de Patipata* » dont quelques poèmes dataient d'Angoulême. Le titre est le nom même d'un chemin local qui partait à cette époque du champ de foire d'Angoulême. J'ai fait déjà à ce recueil plusieurs emprunts. Ce n'est pas seulement parce que le volume, épuisé en librairie, est devenu presque introu-

(1) Henry DAGUERCHES. Consolata, fille du Soleil, pp. 164-169.

vable, c'est aussi parce que je crois que c'est bien le meilleur *chemin* à suivre pour l'intelligence de l'œuvre complet. Ce petit « chemin qui chemine » chemine à travers tout ce que Daguerches a livré à nos méditations.

Et comme tous les chemins mènent à Rome, celui-ci peut bien mener à Phnom-Penh, à Battambang, au kilomètre 83 ?, puisqu'il mène à « l'espace, d'abord, l'ancre aux métamorphoses », si bien que « messeigneurs les nuages » qui passent, au-dessus de lui, trouvent dans le ciel route plus large, pour leur glorieux cortège, mais non plus longue. Non plus longue ni plus glorieuse : elle aboutit à « la Victoire ». J'aime que ce petit chemin fasse en passant comme une discrète allusion à la rade natale du poète, la rade qui est à son œuvre ce que la Beauce est à Péguy, la Cité des Eaux à Henri de Régnier : une place plus que natale, essentielle, et comme le « lieu » de sa pensée. Allusion plus discrète encore à l'Orient, à la Chine, au mystérieux signal de départ, de partance, que claque au fond du poète son propre sang :

Le vois-tu, devant toi, dressé comme une estrade,
Frangé de bleu, chiné d'un jaune oriental ?
Vois-tu ce creusement éblouissant de rade,
Au fond de quoi ton sang claque comme un signal ?

Mais je ne veux pas ici débiter en tronçons un chemin si vaillant, strophe par strophe un poème si lié, si complet. Regardons-le en ingénieurs, non en casseurs de cailloux.

LE CHEMIN DE PATIPATA

Un vieux petit chemin, recoururé d'ornières,
Contourné, disloqué dans ses accotements,
Ni pire ni meilleur qu'un autre évidemment,
Grumeleux de cailloux, barbouillé de poussière ;

Versant, lui ruisselet maigre, par jour moyen,
Ses vingt charrettes au fleuve blanc de la route ;
Dévalant au soleil, en vrai bohémien,
Le dos bombé, cuit et recuit comme une croûte.

Un vieux petit chemin... Tu peux, en le suivant,
Faire profit d'un nombre indéfini de choses.
Vois l'espace d'abord, l'ancre aux métamorphoses
D'où s'élancent, crins fous, les cavales du vent !

Le vois-tu, devant toi, dressé comme une estrade,
Frangé de bleu, chiné d'un jaune oriental ?
Vois-tu ce creusement éblouissant de rade,
Au fond de quoi ton sang claque comme un signal ?

C'est le hallier vermeil où ta chasse est tapie,
Le palais transparent où baille ton couloir !...
L'espace universel est clair comme un miroir :
Que ta jeunesse en lui joyeusement s'épie !

Observe maintenant messeigneurs les nuages.
Ils ballottent, en proie à de puissants roulis ;
Puis glissent, ingénus, dans le vent qui faiblit,
Vers l'étoile en cristal, ainsi que des rois mages.

Ces hauts barons du ciel obstruent leurs territoires.
Housses, gonfanons peints de lions lampassés,
Dais pourpre, et le soleil plus doré qu'un ciboire !
Cortège, ascension, blancheurs, appareil, gloire !
Les nuages très beaux passent... ils ont passé.

Le petit chemin s'en va,
Le petit chemin chemine.
Il s'emplâtre à des gravats,
Il est plus blanc que farine.
Il a des hauts et des bas,
Il s'écorche en la ravine,
Il s'ajuste, comme un bât,
Au dos gris de la colline.

Le vieux petit chemin parcheminé chemine.

Plus que les monts sculptés aux nuages chanceux,
Tu chériras la terre et sa douce aquarelle.
Comme un vol de pigeons tendres et paresseux,
Tes regards aimeront à se poser sur elle.

Car, puce et paille, avec ses jardins rapportés.
La terre a la couleur d'une robe d'aïeule.
Ses tout petits, pelotonnés comme une meule,
Rêve-les dans l'étoffe à tout jamais gîtés !

Et choie aussi les bons vieux arbres domestiques,
Patients à courber leurs branches élastiques.
Ne les méprise pas, s'ils ont le dos tondu,
Et s'ils portent leurs fruits comme grelots pendus,

Et si, comme des chiens, ils gardent la maison ;
Ou si leur ombrage a pris rondeur de toison,
Et retient, l'été, dans sa mollesse de laine,
Quelque chose toujours de la chaleur humaine.

Mais je sais que ton cœur jette un hurra plus fier
A ceux-là qui, massés en des reculs sauvages,
Hirsutes, forcenés, squameux, noirs, roux et verts,
Loin de la plaine blonde et des gras arrosages,
Font tête rudement aux démenches de l'air !



Le Paravent Enchanté.



A déboulé dans un pré,
S'est dans la vigne enivré,
Le vieux chemin verse et titube.
Pas un garde-fou pour le contrecarrer.
Le voilà qui se croit large comme un Danube!
Certes, dix mille mètres cubes
Ne suffiraient à l'empierrier!

Laisse aller les maisons qu'il bat d'un flot poudreux.
Regarde s'enfoncer leur mystère vitreux,
Sans qu'un regret tournoie après leurs murs livides.
Qu'importe des courants heureux ou malheureux!
Tes doigts ne voudraient pas crocher ces bouées vides.

Le vieux petit chemin retourne au soir désert.
Maintenant tu croirais à peine du sillage
D'une barque. Un cyprès, comme un mât, y surnage
Et la terre alentour tombe comme la mer.

Mais toi, comme un pêcheur fanatique, trop vieux
Pour tenter à nouveau les grandes pêcheries,
Ramène le filet lent et mystérieux.

De tes regards jusqu'à tes pieds. Et que tu ries

Ou que tu pleures de ton lot, sois bien certain
Que ces prises ne viendront plus trouer la brume
Dont d'étranges lueurs accroissaient le volume.
Alors bénis les dieux qui t'octroient ce fretin :

Une ronce, un pompon de boule de platane,
Le croissant blanc d'argent frappé par un fer d'âne,

Un portail, un poteau, l'ombre d'un contrevent,
Un caillou couleur de rose, un engoulevent,

Une branche pointue à l'arcûre de corne,
Un carabe, une faîne, une flaque, une borne (1).

Il est bien que ce petit chemin parcheminé mène à tout, mais il est mieux qu'il se termine par la «Victoire». J'aimerais transcrire ici encore ce poème en entier, mais je ne le saurais sans donner à ma piété figure de paresse. Remettons donc à plus tard la lecture de ce bulletin victorieux et n'anticipons pas sur la victoire, quelque tentante que soit cette anticipation.

En 1908-1909 Daguerches séjourne en Cochinchine, à la Direction de l'Artillerie. Au cours de ce

séjour il fait au Cambodge la tournée dite «d'inspection d'armes», c'est-à-dire la visite des armes de tous les postes et garnisons. C'est ainsi qu'il connut la région où il plaça plus tard le kilomètre 83. C'est aussi pendant ce séjour que vint à terme l'œuvre conçue à Angoulême : *Monde, Vaste Monde*, qui commença alors à vivre sur le papier.

Rentré en France, il sert à l'Arsenal de Toulon, Direction de l'artillerie navale, puis à la Commission de côte, service de la guerre, quand la création d'un corps de techniciens d'artillerie navale, distinct de l'artillerie coloniale fut chose faite. Le goût du voyage le maintint, malgré ses précédents, dans l'artillerie coloniale.

Le *Monde, Vaste Monde* fut achevé durant ce séjour en France, en même temps que de nombreux contes étaient donnés au *Matin*, et que le kilomètre 83 était composé. Les matériaux de cette œuvre qui devait par la suite devenir le plus célèbre ouvrage de Daguerches et celui que les Français d'Asie ont spécialement couronné, c'étaient des souvenirs de nombreuses conversations avec des gens de tout métier, qui, peu ou prou, avaient été mêlés à l'aventure du Chemin de fer du Yunnan. Une habile transposition lui fit placer le récit dans le décor, qu'il connaissait bien, de la région de Battambang. De cette œuvre justement célèbre, tant par les matériaux et le cadre que par la philosophie qui la sous-tend, nous reparlerons bientôt, et nous pouvons maintenant finir avec notre poète une si féconde saison en Europe.

Septembre 1912 le voit repartir pour le Tonkin. Il y sert d'abord à la Direction de l'artillerie à Dapcau, puis à l'Etat-Major du Général Commandant supérieur, d'où il est détaché pour accompagner le consul Wilden — aujourd'hui Ministre de France à Pékin — dans un voyage au sud du Yunnan et en particulier dans la région quasi-inexplorée des Sip-song-phan-na.

Au retour en France de ce voyage, la mobilisation vient trouver Valat. «J'eus la chance, m'a-t-il écrit, de faire la guerre dans les conditions les plus heureuses : c'est-à-dire comme commandant d'une batterie, puis d'un groupe, et, pratiquement d'un groupement à tracteurs. Je dis : les plus heureuses,

(1) Henri DAGUERCHES. *Le Chemin de Patipata*. pp. 93-98.

parce qu'évidemment les commandants de ces unités — qui formaient en quelque sorte la masse de manœuvre des attaques bien montées — avaient presque toujours, tout au moins après Verdun, la sensation de faire la guerre *en vainqueurs*. »

Il arriva de nouveau en Indochine en 1918, un peu avant la fin de la guerre. Il voulait faire l'expédition de Sibérie, mais son vœu ne fut pas exaucé. Il prit sa retraite, dès que possible, c'est-à-dire en septembre 1919. Depuis il n'a pas quitté l'Indochine jugeant sans doute et non sans raison qu'il y peut encore servir et son propre pays et ce pays d'adoption où s'est écoulée une partie de sa vie passée. Servir

littérairement ou politiquement ; par la plume ou par la parole qui, l'une et l'autre tendent à l'action, sont des formes de l'action. Une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. Nous connaissons peut-être un jour ce Daguerches avocat, tel qu'il se rêvait dans sa jeunesse. Avocat de quelle cause ? Deux petites brochures dont on trouvera la référence à la bibliographie nous permettent d'apercevoir quelques linéaments. Mais nous l'avons dit les œuvres de Daguerches ne sont pas des improvisations. Plus encore que sa pensée littéraire, sa pensée politique a droit que le biographe ménage sa gestation, respecte l'avenir et n'anticipe pas sur la vie.



L'ŒUVRE

Et moi aussi j'ai erré dans le pays des dieux à quatre faces. Dieux ou Bouddhas ? Bouddhas ou bodisattvas ? Ce n'est pas ici le lieu d'en disserter, si seulement l'on m'accorde le droit de prendre pour boussole, dans le monde des idées la plus haute des tours à quatre faces dont le quadruple sourire m'a fasciné au Bayon d'Angkor. C'était, en pierre et en figure les quatre directions cardinales de l'espace, rangeant dans quatre tiroirs... mais ces commodités les quatre dimensions d'une géométrie surhumaine, les de l'orientation, le lecteur me les permettra, s'il y quatre Evangiles d'une religion surdivine. Laissons cela, trouve aussi son compte ?

Sur les quatre faces de la base étaient taillés quatre visages colossaux, dont il n'était plus possible de reconnaître l'identité, tant ils étaient ravagés par la foudre et le temps.

Un seul n'avait pas subi de trop cruelles atteintes ; mais, un jeu de végétation dans les orbes de ses yeux aveugles et un ébrèchement accidentel de sa lèvre inférieure contribuaient à lui donner une expression de mélancolie farouche et quasi surhumaine.

Le kilomètre 83, p. 335.

l'esprit (les quatre vents de l'esprit) à travers une inspiration que j'ai dite protéiforme et qui est peut-être vaste comme le monde !

Donc, non plus que les quatre points cardinaux n'épuisent l'espace je ne prétends épuiser l'inspiration de Daguerches en la



LA FACE SUD

Pour le Parisien qui écrit ces lignes, pour tout Français qui les lira, Toulon, la Mécotie, c'est bien le Sud, n'est-ce pas ? Et la Méditerranée qui se croit au milieu des terres, comme la Chine se croit au milieu des Empires, c'est bien la mer du Sud ? C'est là que naît notre Daguerches, et s'il est dans sa quadruple face un visage qui n'ait pas « subi de trop cruelles atteintes » on peut prévoir que c'est celui-là (quoiqu'il y en ait d'autres) Lyrisme méditerranéen, hymne gréco-romain. 600 ans avant J. C., les Phocéens, qui étaient des Ioniens, fondent Marseille...

Et Marseille, colonie, un jour se sentira très colonisatrice... Même la Fille du Soleil, un jour s'embarque pour la Chine, et non pas, à la manière de ces gens du Nord pour « oublier la Circé tyrannique aux dangereux parfums » mais bien plutôt, Circé elle-même, pour cueillir d'autres fleurs et d'autres parfums (ainsi mourut Consolata, fille du Soleil, gloire en fleur des jardiniers de la marine, pour avoir tenté d'illustrer de la conquête des lotus les eaux assombries de la Vieille Darse). Circé elle-même... Oui, parfois, je me demande si ce n'est pas, tant son

charme est puissant, le nom même qui convient à la civilisation méditerranéenne... je me le demande parce que je suis, comme Namurgues, un « pauvre gens du Nord » : — « Namurgues observait Consolata marchant à ses côtés, contente et muette, le nez dans son buisson parfumé. Il songeait au vieux jardinier mystérieusement attendri sur sa fille, — 'parce que l'amour était sur elle' — ; et lui, le pauvre — 'gens du Nord' — pressentait enfin pour la première fois qu'une telle fortune merveilleuse était échue à toute cette race ».

Une telle fortune merveilleuse a été souvent chantée et ne nous fut-il pas donné, à nous autres Hanoïens, d'entendre cette année même, ce mois même, un chant et très sonore et très sirénéen ? Je veux parler du discours que fit à la Distribution des Prix du Lycée Albert Sarraut, mon collègue Ponchet de Langlade. Qu'on sache longtemps à Hanoi cette éloquence entretenir ! « Ne l'oublions jamais, c'est sur les ondes delphiniennes de la Méditerranée que l'image de la civilisation est venue jusqu'à nous. La noble mer ! Les dieux qui s'y connaissaient en beauté, avaient choisi comme paradis le Mont Olympe dont les hauteurs superbes se reflétaient et s'amollissaient, pour ainsi dire, dans ses eaux. C'est des intumescences de son azur qu'émerge la plus divine de ses vagues, Aphrodite, au bord d'une île embaumée et touffue comme un navire en fleurs ». Et quand ce fut la péroraison j'ai cru voir l'orateur non pas assis sur sa montagne natale comme il se prévoit lui-même, mais bien debout, comme notre France, entre deux mers ; « Ah ! vienne la minute occidentale où, quittant les eaux étrangères, mon navire franchira la borne du sommeil d'Agar et d'Ismaël, vienne le moment plus patial encore où commencera à sortir des flots le profil méditerranéen de la France, de notre France, debout entre deux mers !

Et puis j'irai m'asseoir sur la montagne natale, à égale distance de la Méditerranée et de l'Océan et — s'il advient qu'un soir, par une complicité maternelle, ces deux mers viennent m'envelopper ensemble de leurs voix, je saurai parmi ces voix distinguer et comprendre celle du grand lac d'Azur, intelligible, harmonieuse, humaine, — et l'autre, plus sauvage, plus confuse mais plus troublante, qui déferle en cantiques inarticulés des bords même de l'Infini. »

Ne dites pas que je m'éloigne de l'œuvre de Daguerches : on n'est jamais loin de lui quand on parle du grand lac d'Azur, noblement et passionnément. Et qu'elle s'appelle Aphrodite ou Rose Grenade, c'est toujours, anadyomène, la Beauté nue sur la Mer-du-Milieu.

Est-il besoin de redire plus avant le chant de la Face méridionale ? Nos jeunesses furent nourries de ce chant ; les humanités qui de nos enfances firent des hommes, l'humanisme qui nous civilisa sont cet hymne et ce chant. Nous ne l'oublierons pas. Il serait plus courageux et plus utile je crois d'en marquer les limites et les lacunes afin de mieux comprendre comment un esprit complet, un jour, si méditerranéen qu'il soit, se doit de rêver à une autre face de la sagesse et de la poésie. Parce qu'on a appelé justement la Méditerranée « un grand lac d'Azur », le mot « mer » nous oblige à tourner la tête ailleurs que vers ce sud bleu et ensoleillé. Écoutons la nostalgie de la lune et son mépris pour les vagues trop sage d'une mer trop étale :

Mais dans cette heure qu'une à une
Les vagues s'endorment sans bruit,
Avec sa chandelle la lune
Monte l'escalier de la nuit.

Et la vieille sentimentale,
La douce aux romans incompris,
Sur toute cette chose étale
Jette un beau regard de mépris.

Car elle pense, elle aux invites
Sourdes des alizés lointains,
Et que leur mer pour ces petites
Avait rêvé d'autres destins :

Le large et ses nobles fournaises,
Non la pâle tiédeur du lac ;
L'héroïque assaut des falaises,
Non ces séances de hamac !

Elle songe aux houles sacrées,
Roulant vers les golfes maudits,
Au beau gonflement des marées,
A tous les Maelstroms interdits.

Elle se dit que d'autres fêtes
Valent ces agitations
Et que la fureur des tempêtes
Du moins berce les alcyons.





A
E
JURON

Et qu'au lieu de ce sot régime
De zéphyr, d'émois langoureux,
De bals, de tournolements infimes,
De paillettes, de rêves bleus,

Il faudrait à ces aplaties
Quelque grosse voix de typhon,
Parlant d'épaves englouties,
Appelant la lame de fond (1).

Donc, comme nous aimons la vérité vraie, nous
aimerons la mer marine. « Je veux être marin »,
ailleurs que sur ce grand lac trop civilisé... Si nous
partions pour la Chine « les yeux fixés au large et
les cheveux au vent » ? « de même qu'autrefois »... un
autrefois qui, pour Daguerches remonte aux années
1900-1902.



LA FACE ORIENTALE

J'ai dit la place éminente que tiennent la Chine
et les chinoïseries dans la vie et dans l'œuvre de
Daguerches. Coupant à dessin mon exposé biogra-
phique, j'ai reproduit plus haut quelques pages de
Consolata. On aimera relire ici l'un des plus amu-
sants et des plus colorés poèmes du Chemin de
Patipata : *Le Maître des Broderies*.

Lorsque le boy ouvrit la chambre aux broderies,
Où l'on avait laissé le soleil pénétrer,
Devant l'outrage bu par les nobles soïeries,
Il se mit à glapir, à griffer, à pleurer.

« Ha ! ha ! ha ! Le diable renard jaune, le traître
« Est venu déplumer nos beaux petits faisans.
« Vois. Le pirate s'est glissé par la fenêtre,
« Pour manger leurs couleurs et leur boire le sang !

« Le paon, le coq sauvage et la poule sultane,
« — Tu te rappelles ce resplendissant gibier,
« Mille piastres payé chez le brodeur Le-thane !
« Regarde, on dirait des croupions de crabiers.

« Hi ho ! hi ho ! hi ho ! Soutiens-moi, je défaille.
« Une grande douleur me transperce les reins.
« Ce bourreau sans pudeur a gratté les écailles,
« En joli jade vert des poissons mandarins !

« Eyah ! Comme ces murs sont repoussants et ternes,
« Où brillaient tant de fleurs et dix mille banibous !
« Nos lotus, gais à l'œil autant que des lanternes,
« Il a soufflé leur flamme rose, le jaloux !

« Nous devenons plus misérables qu'un coolie.
« Je vais toute la nuit pousser des cris affreux !
« Notre plus belle chambre est pelée et polie
« Comme un os de poisson, comme un front de lépreux.
« Ha ! ha ! ha ! Notre soie orange et violette
« N'est bonne qu'à y coudre un mort, à ce coup-ci !
« Ce mort, ce sera moi. Donne-moi cent boulettes
« D'opium. Je ne peux perdre la face ainsi... »

Mais froid, d'un coup de pied dans les fesses, le maître
Fit opportunément taire ces cris de chien,
Puis, sans franchir le seuil, regarda la fenêtre,
Regarda la fenêtre un temps, et dit : « C'est bien.

« C'est bien qu'il ait forcé la chambre aux broderies,
« Qu'il ait tout balayé d'un balai rude. Adieu,
« Rouges, bleus, violets, vieilles pirateries,
« Mes beaux oiseaux de sang, mes beaux oiseaux de feu !

« Il a fait son œuvre horrible, sans défaillance.
« Merci, cher visiteur, Astre méridien !
« Ah ! tu n'atermoies pas au déclin des nuances,
« A la consommation des pâleurs, Toi ! C'est bien.

« C'est bien que l'œil humain ignore ce que furent
« Mes joyaux de satin, de surah, de crêpon.
« Je ne regrette rien des vaines chamarrures,
« Qui pendaient avec des mollesses de jupons,

« Si ces boucliers blancs, si ces murs spéculaires
« Réverbèrent enfin, Soleil dévorateur,
« Ta face qui les fit pareils à des suaires,
« Et qui ne peut plus mordre, Amour, sur leur
candeur (2) ! »

(1) Vagues à l'âme in Chemin de Patipata.

(2) Henri DAGUERCHES. Le Chemin de Patipata, p.129.

Ce boy glapissant et ce maître froid (qui n'a pas laissé son bâton d'homme dur à la porte) sont égaux en verve poétique, mais si l'on veut de ce filon suivre la veine la plus profonde, c'est vers un ouvrage tout récent qu'il faut se tourner : *Le Paravent enchanté*. La veine la plus profonde, mais non la plus pure, car dans aucun autre ouvrage ne s'allient plus complètement deux métaux également chers à notre maître de forge : chinoiserie et préciosité ; Chine et XVIII^e siècle français.

J'ai sous les yeux ce beau volume dont le tirage a été limité à 500 exemplaires. Il se présente comme le fascicule III du « *Théâtre et rimes légères du chevalier de la Mézérade, dit le chevalier D* » — « Recueillis, arrangés et publiés par son arrière-petit-neveu Henry D » La saveur de cette « Chinoiserie avec Divertissement et Machines » c'est qu'à la grâce, à la galanterie, à la préciosité très XVIII^e, elle allie une connaissance de la vieille Chine, de ses religions, de ses mœurs, de son histoire qui est bien, elle, du XX^e siècle. Certes l'auteur a voulu et su conserver à son ouvrage l'aspect d'un divertissement, à son travail l'allure d'un jeu, mais d'un jeu de lettré et d'érudit. Ce sont Chinois de paravent, mais d'un paravent taillé en Chine, laqué en Chine, craquelé en Chine. Imaginez maintenant que dans cette laque autochtone quelque sortilège ait englué une marquise du XVIII^e et son galant chevalier servant (très galant, mais pas très entreprenant), rêvez que leurs anges gardiens respectifs se mêlent à cette affaire (qui les regarde, en somme) et qu'un « Pégase de païens, le dragon qui croque la lune » soit le « deus » de la machine, voilà donnée dans ses grandes lignes,

« Cette belle histoire qu'on lit
Sur huit feuillets de laque brune » !

Au reste, puisque le lecteur est curieux de cet ouvrage publié « pour le cabinet de nos livres curieux » et puisque nous avons dessein de lui dire quelques pages (pour le cas où sa bibliothèque ne s'enorgueillerait pas encore de l'un des deux cent cinquante exemplaires d'auteur ou de l'un des deux cent cinquante « réservés à la section payante des amis de la poésie ») pourquoi ne pas choisir celles où se présente comme une « terrible beste » notre deus ex machina ?

LA MARQUISE

Anges du Ciel ! Quelle est cette terrible beste
Qui vomit l'incendie et qui souffle la peste ?
Chevalier, votre épée ! Au secours, tirez-la !
Estoquez de la pointe et bataillez du plat
Et clouez-nous au sol cette masse étripée !

Elle regarde en riant son compagnon.

Par Bouddha ! J'oubliais qu'au jardin de poupée
Oncques ne poussa droit tel glaïeul qu'un estoc.
Sus quand même ! Enfourchez, pour soutenir le choc,
Votre hippogriffe ailé, votre piaffant Pégase !
Ce saurien n'est bon qu'à baratter la vase.

LE CHEVALIER

Que ne me donnez-vous Lucindor pour second ?
Plûtôt que d'assaillir le seigneur dit dragon,
Et de le perforer par un contre de quarte,
En laisse du cordon béni par Sainte Marthe,
Nous vous l'amènerions tout doux faire le beau.
Voire son dos gibbeux fournirait l'escabeau,
Sitôt l'instant venu pour vos pieds de descendre.
Avec l'archidoyen de la gent salamandre,
Il est des arguments autres que le hachis.
L'offense, au demeurant, nous vaudrait du gâchis.
Son humeur personnelle est, je crois, débonnaire ;
Mais, squameux comme il est, son peuple le vénère.

LA MARQUISE

Alors point de combat, disons des oremus...
Tiens, c'est un herbivore, il broute les lotus.

Le dragon gagne encore quelques pieds de terrain.

Et vous dites qu'un peuple enfume aux cassolettes.
Le gras-double bardant ce baroque squelette ?

LE CHEVALIER enveloppant le nouveau venu
d'un regard connaisseur.

Autant que je puis voir, c'est un beau spécimen,
Souche pure, un peu bas pourtant de l'abdomen.
C'est bien lui qui nous est décrit sur les potiches
Des Ming, sur les miroirs de Han... La liste est riche
Des documents ourdis sur son imbroglio
Depuis les Vénitiens jusqu'au Père Amiot.
J'apprécierais qu'il lève un peu plus haut la patte.
Notons l'absence aussi de la tache écarlate,
De l'épine-poignard à la fuite du cou.
Ce noir uni n'est pas une tare à mon goût
Mais peut déprécier sa valeur de symbole.

LA MARQUISE se bouchant les oreilles.

Ciel ! J'entends Amiot réfuter Marco Pole !
Pour moi qui ne saurais chanter si long couplet,
Je dis tout uniment : « Cet animal est laid ».
Voyez-moi ces moignons et leurs membranes flasques !

LE CHEVALIER indulgent.

Signe courant dans la famille des tarasques.

LA MARQUISE

Il est tout claudicant et pustuleux et tors.

LE CHEVALIER

Il a des parentés avec l'alligator.

LA MARQUISE

Allez vite baiser d'une âme pénétrée
La semelle de cuir qu'est sa lèvre carrée !
J'ai des démangeaisons de la coudre au ligneul.
Mais j'aime ses bons yeux — il tient de l'épagneul.
On les mordrait, n'étaient l'insusité module
Et la couleur de ces extravagants globules !

LE CHEVALIER

D'Hozier dit : « Les dragons sont, pour l'accoutumé,
De gueules lampassés, de gueules allumés. »
Songez qu'un continent, madame, considère
Ces globules sanglants comme ses lampadaires !

LA MARQUISE

Je me tais, si le monstre est conforme au blason
L'allumage, au surplus, doit avoir sa raison.
Il masque un feu qui couve et même j'y soupçonne
Quelque pétilllement d'une âme polissonne.
Ce trogne-peinte, ainsi qu'un carnaval construit,
Me donne comme un goût de jouer avec lui.

LE CHEVALIER scandalisé.

Lucinde, y pensez-vous ? C'est le Pur, à cinq griffes,
Dix fois sacré, tabou, Surcommandeur, calife
Des margouillats de pagodon, des dragonneaux
Qui n'ont que le fretin pour fourbir leurs anneaux !
Ce quintépine-là balafre les services
A thé du Fils du Ciel et des impératrices !

LA MARQUISE

Tout potentat qu'il est, je le vois impotent.
Dieux ! quelle énormité ! Tout le cortège attend
Que cette Seigneurie ait ébranlé sa masse.

Mouvements divers dans la foule des figurants.

Il daigne se mouvoir, au train d'une limace.
Il n'a pas de son corps déroulé la moitié
Et déjà ses naseaux fument que c'est pitié !
L'entendez-vous craquer ?

LE CHEVALIER

Fatal effet de l'âge !
Le temps a quelque peu durci ses cartilages.
Lucinde, il est si vieux ! C'est le père des Eaux.
Un flocon de vapeur s'attache à ses naseaux.
Pensez qu'il barbotait déjà dans le déluge !

D'un ton confidentiel :

Son calcul biliaire est un sûr vermifuge

LA MARQUISE fort gaiement.

Nous saurons en user. Mais quelle est cette horreur ?
Seigneur ! L'œil qui nous lorgne a changé de couleur.
Il est tout blanc, blanc d'œuf, blanc bleu de porcelaine.
Aurions-nous éborgné, grands dieux ! le phénomène ?

Effectivement, l'œil gauche du dragon — il arrive par la droite — jouit de cette propriété de changer de couleur, à la façon que dit la marquise. Ce caméléonisme ophtalmique est utilisé dans les jeux de scène qui vont suivre, où le dragon, chaque fois qu'il regarde fixement le chevalier, modifie en même temps, de sorte impressionnante, la coloration et l'éclat de l'ampoule lumineuse qui est son appareil visuel.

Chevalier, vous voyez, ce vénéré vieillard
Veut bien qu'on joue ensemble et qu'on joue au billard.
Faut-il caramboler sur la blanche ou la rouge ?
Gare à nous ! Le voilà qui fait l'aimable, il bouge ;
Je crois qu'il va parler...

LE DRAGON d'une voix de stentor :

Silence dans les rangs !

×☞×☞ (1)

Tout le ballet se fait de pierre. Les deux perchés eux-mêmes ne pipent plus mot.

Jouvencelles, marmots, parents et grands-parents,
Et vous, couple étranger...

Il se reprend :

Non, madame est exempte.
Faites chim-chim trois fois, cinq fois, je me présente.

(1) Signe typographique utilisé par l'auteur pour marquer les interventions de l'orchestre dans le dialogue, à la façon du chœur antique ou de la claqué moderne d'un mot, à la mode du théâtre chinois.

Tout le monde fait chim-chim, c'est-à-dire que tout le monde est à quatre pattes et que toutes les têtes, en oscillant à l'unisson, font sonner cinq fois le plancher.

Le chevalier, à son mirador, participe de son mieux à ce rythme pendulaire.

Le dragonousse pour s'éclaircir la voix.

LA MARQUISE qui a trouvé que le protocole était, pour ce qui la concernait, largement satisfait d'un gracieux fléchissement de nuque, appuyé mais non répété. Encore convient-il de marquer que ce qui en fut n'était pas affaire d'obligation, ni de dispense concédée par quiconque, mais pure courtoisie de personne bien née. C'est pourquoi l'émission de voix qui va suivre, quoique destinée en principe au seul chevalier, se devra de heurter avec désinvolture le cristal du silence général, suspendu, tendu — hyperboréen.

Bon, voilà les poumons pris après les naseaux !
Noé nous confierait que ce père des Eaux,
Son volume excédant le tonnage de l'arche,
Au déluge a gagné l'asthme des patriarches.

LE DRAGON de la même voix puissante :

Mon nom retentissant frappe l'air comme un gong.



Changement à vue. La tarasque s'apprivoise, le fier-à-bras tourne au galantin. La patte sur son cœur, l'énorme personnage s'incline devant la marquise, avec la grâce bouffonne qui est requise par le rôle.

Long, pé Long, maréchal des Ki-ling, le Dragon.

LA MARQUISE au chevalier

Ki-ling ?

LE CHEVALIER

Coursiers volants plus ou moins contestables.
Maréchal est douteux, mieux serait connétable.
Ki-ling, tout ce bétail mythique, fabuleux,
Serpentin, léonin, griffu, l'œil globuleux. .

LE DRAGON jeu de l'œil.

Bétail ? nous prendrait-on pour génisse laitière ?

S'inclinant à nouveau dans la direction de la marquise.

Comte du Hoang-ho, marquis de l'Estuaire,
Stathouder du Delta, Cinquième Dragon d'or,
Protecteur suzerain des Douze Régions Nord,
Burgave du Tai-Chan, Captal des Cent Bannières...

Après ce supplément de présentation, pour lequel il a modifié plutôt qu'il n'a baissé le ton, il se redresse fièrement.

Tout le troupeau bipède

Geste et coup d'œil négligents vers les danseurs immobilisés de la bacchanale.

a brouté ma poussière.

Car le Reptile seul, entre mille fois neuf,
A rang primordial, étant sorti de l'Œuf !

LE CHEVALIER qui a ponctué chaque titre de la pompeuse énumération d'un dodelinement de tête approbateur.

Rigoureux. Le soleil le vit comme un cyclone
De bave blanc d'argent enroulé sur son jaune.
Un astre sous sa patte est juste un moucheron !

LE DRAGON nouveau jeu de l'œil.

En est-il donc un cent taillé sur mon patron
Que j'entende souffler : « Mais d'où sort-il ? qui est-ce ? »
Qui je suis ? Je l'ai dit La Licorne est ma nièce,
Le Naga mon cadet, le Ngao (1) mon bâtard.
Je passe les cousins : poissons, griffons, têtards...

Fermant la bouche, d'un coup de gueule, au chevalier :

Le phénix...

LE CHEVALIER trop béat d'admiration pour saisir quoi que ce soit de la menaçante télégraphie optique.

Ah ! voyons comment ils s'avoisinent

LE DRAGON

Le seul phénix a droit de m'épouiller l'échine !

LE CHEVALIER magnifique d'inconscience.

« Mon lignage et mon droit », double signe des grands.
Il pourrait ajouter ..

LE DRAGON comme s'il éclatait.

Silence dans les rangs !

LE CHEVALIER après un furtif sursaut.

Que l'ennuque Li-tsou...

(1) On connaît le naga hindou. Le Ngao est un monstre marin de la mythologie chinoise, fameux surtout pour avoir tiré des eaux Koei-sing, le dieu distributeur des grades littéraires.

LA MARQUISE que la scène amuse follement.

Veillez, il va vous mordre.
J'entendis quatre mots qui me semblent un ordre.

LE CHEVALIER

Ah! mais...

LA MARQUISE en femme de tête, attentive aux réalités prochaines.

Non, rien ne sert de froncer le sourcil.
La route est assez rude à nous tirer d'ici,
Sans nous l'embarasser, par surcroît, d'une affaire
Avec le clan licorne et la tribu chimère.

LE DRAGON se promenant de long en large et sans regarder qui a parlé..

Silence dans les rangs! Silence dans les rangs!

LE CHEVALIER de ce ton d'une personne rassise devant les sorties d'un malotru.

Je note que pé Long, aux titres fulgurants
Et faits pour écraser l'humanité chétive,
Abuse un tantinet de la prérogative
Qu'il tient du Créateur d'être un sire encombrant.

Remarquant, pour la première fois, les bizarres clignements de l'œil qui continue de le fixer :

Je n'y objecte point s'il cherche un différend.
Qu'il sache que jamais dragon ni mousquetaire
A mon col n'a tâté de ce drap militaire
Sans trouver du râpeux...

LA MARQUISE jugeant qu'il est temps d'intervenir.

Voilà de la raison!

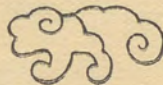
La belle soupe au lait qui bout dans ma maison!
Couvercle au pot, monsieur. J'insiste, point d'esclandre
Avec le doyennat de la gent salamandre.
J'ai hâte de percer où ceci nous conduit.
Nul, on peut le jurer, ne le sait mieux que lui.

LE DRAGON mettant aussitôt son ampoule oculaire en veilleuse, comme il fera toutes les fois qu'il s'adressera à la marquise.

Si je le sais! Je tiens le fil de la pelote.
Au diable les brouillons qui l'emberlificotent!

LA MARQUISE au chevalier.

Là, vous pouvez laisser tous ceux qu'on lui donna.
Le voilà son vrai nom : *deus ex machina*! (1).



LA FACE OCCIDENTALE

Nous avons montré un Daguerches officier, fils du Soleil méditerranéen, héritier de la culture classique, puis un Daguerches officier combattant, sinologue amateur mais averti, érudit et raffiné. Afin d'étudier une autre face de ce génie multiforme, nous voudrions ramener vers l'Ouest notre lecteur comme le destin lui-même, après 1902 ramène notre auteur. Qu'il veuille bien croire, le lecteur, que ce n'est pas à des fins purement touristiques que nous l'embarquons à nouveau vers une œuvre capitale : *Monde, Vaste Monde*! Bien qu'à travers toute l'œuvre qui nous occupe, le «chant de l'évasion» résonne, à plein ou en sourdine, ce n'est pas seulement pour l'emmener au bord de l'Atlantique, après lui avoir fait visiter les «salons bleus de

la Méditerranée» et leurs suites (le corridor rouge et la galerie indienne, le salon chinois...):

«Tu avais raison tout à l'heure, Jacques. Je ne suis pas le voyageur affamé d'espaces vierges, de vertiges indescriptibles. La terre sauvage et nue, devant laquelle reniflent tant de narines éperdues de touristes, je la trouve, moi, laide comme un cheval débridé. Et j'avoue volontiers que devant tout paysage, mon premier regard n'est que pour admirer comme les routes de l'homme y sont bien tendues».

(1) Le théâtre et les rimes légères du chevalier de la Mézérade, dit le chevalier D. Recueillis, arrangés et publiés par son arrière-petit-neveu Henry D. Fascicule III. Le Paravent enchanté. Texte en vers d'une chinoiserie avec divertissement et machines. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient [1930], pp. 88-97 (hors commerce).

Celui qui parle ainsi, c'est Tourange, le héros principal de l'ouvrage et le porte-parole d'un Daguerches vraiment plus « occidental » que les précédents : ingénieur, constructeur de villes et bâtisseur de ponts, philosophe aussi, méditant sur le sens profond des travaux et de l'œuvre :

« Un naturaliste, disais-tu. Mieux, un archéologue anticipé, un égyptologue, si tu veux, du sphinx moderne. Je crois, — ici sa voix se lama d'airain, — je crois que les hommes de mon temps, de ma civilisation, taillent en relief sur l'écorce de la planète une inscription gigantesque, une inscription qui a, déjà visibles, ses majuscules, ses capitales... quelles singulières suggestions nous offrent les mots ! Et je crois qu'aujourd'hui assez de blocs ont été sortis des entrailles de la terre pour qu'il soit permis de rêver d'un Champollion, qui tente de constituer l'alphabet et d'épeler les premiers signes. Celui-là, ce chercheur de génie, s'il trouve sur quelque fragment de muraille la table de la loi nouvelle, le « maître-mot » des hommes blancs, ah ! qu'il se retourne vite, et qu'il le clame à ses frères, les bons ouvriers ! Mais, si ce bénédictin de la pierre et du fer ne voit que s'allonger indéfiniment des perspectives sacrées de portiques, s'il ne peut que dénombrer partout des pieds-droits prêts pour une voûte de temple, eh bien ! qu'il compose, d'après la décoration même de la paroi, la figure de l'idole centrale et qu'il l'adore indiciblement !

En réalité, de même que tout à l'heure, dans le Paravent enchanté, nous trouvions l'alliage de deux inspirations, ici encore deux thèmes se répondent et s'enlacent : celui même du vaste monde, et de la partenza, les départs de « l'oncle marin », ses feux de route aux doigts (deux bagues, l'une à chaton rouge et l'autre à chaton vert) et celui de « l'œuvre des hommes blancs ». Toutefois, le premier de ces deux thèmes devra rester modestement au rang de décor, et de décor à peine indiqué par une pancarte, « une de ces inscriptions : — forêt, bord du lac — que l'on juchait sur un écriteau dans un coin de la scène et qui contentaient parfaitement les contemporains du grand Shakespeare ».

Mais comme toute grande religion tend naturellement à l'universalisme (à la « catholicité ») le travail humain, élevé à la hauteur d'une nouvelle mystique, d'une « aventure industrielle, quasi miraculeuse », lui aussi, réclame pour cadre le vaste monde. Tourange, que peu d'attaches sentimentales retiennent, et dont quelques seize millions lestent le « travelling bag »,

ira donc « faire le grand prêtre dans les jardins sacrés de l'univers ».

Voilà donc le nouveau rêve de notre Tourange qui, sous un autre nom, s'était épris de la bleue splendeur méditerranéenne : voici son illumination lorsqu'il médite dans la verte douceur des soirs sur la Charente :

« Il me sembla tout à coup que le seul problème digne de soins était celui de cette œuvre mystérieuse ; la seule destinée en mal d'orientation, celle de ses ouvriers. Je m'enfermai dans cette idée comme un moine dans sa cellule. Et petit à petit tout s'éclaira.

Tourange s'interrompt un moment pendant lequel on entendit une truite sauter hors de l'eau, vers le milieu de l'Anguienne.

— Tout s'éclaira, — reprit-il, — ou, plus exactement, tout se mit à son plan d'éclairement. Il y eut des dégradations formidables de tout ce qu'un enseignement borgne avait fait luire jusque-là, et simultanément, des mises en lumière impérieuses de ce qu'il avait laissé dans l'ombre. Le cosmorama géant, que les discours de l'oncle avait déroulé, se fondait en grisaille, où apparurent, où flamboyèrent enfin des lignes, des rectangles, des cercles, qui étaient des routes, des ponts, des quais, des bassins, tout le dessin, squelettique et précis, de l'œuvre... Du coup, je commençais à attacher un sens au mot de civilisation... »

Eh bien ! le maître-mot que cherche notre maître-de forge il n'est pas redit dans ce livre, à moins que ce ne soit celui qu'en contemplant les pigeons Bouvet profère en se moquant de Tourange :

— O Tourange, triple fou de Tourange ! — s'exclama-t-il avec une gaité qui désarticula son profil anguleux, — il y a par le monde un divin que tu ne cherches pas et qui est plus vieux que toutes les idoles, aussi vieux que le premier printemps. C'est la joie, Louis, la joie que n'emprisonnent ni les formules, ni les schémas, la joie opulente, la joie superflue, la joie sans mesure et sans logique, la joie luxueuse, vaine et triomphante comme le col des pigeons qui tournoient avec indifférence au faite des temples de tous les bâtisseurs. »

Mais non, ce livre ne contient pas le mot cherché, parce que le livre tout entier n'est qu'une préface : ne cherchons pas dans Iphigénie en Aulide le secret de la Guerre de Troie. Et le *Monde* c'est le récit de la mort d'une Iphigénie moderne, Mademoiselle Armellier. C'est encore Jacques Bouvet qui va prononcer, sinon le maître-mot, du moins la phrase qui termine le roman :

« Or l'un de ces livres ayant été choisi, une voix — une voix que Jacques Bouvet se connaissait à peine — s'éleva, rythmant des phrases singulières : « Ne revêtez pas, mes sœurs, des péplos noirs. . . » « Car Zeus envoie aux mortels des vents contraires, afin que ceux-ci se réjouissent de leurs voiles pleines, et que ceux-là se plaignent ; et que les uns sortent du port et déploient leurs voiles, et que d'autres y soient attachés. . . »

Et il n'y a rien d'étonnant à ce que ces phrases parussent, dans la bouche de M. l'ingénieur Bouvet, mystérieusement assourdies ; car elles viennent du rivage d'Aulis, où la mort de l'innocente Iphigénie fut demandée en prémisses par les dieux, pour qu'une flotte magnifique appareille, et pour que les hommes libres conquièrent le monde sur les barbares ».

Quatre ans plus tard, en 1913, la flotte ayant appareillé, nous retrouvons Tourange aux prises avec « la belle ouvrage ». Je ne voudrais pas citer de trop nombreux passages d'un livre aussi célèbre que le *Kilomètre 83*... Mais le mot, le mot de l'épopée des Visages Pâles ? Il est si haut écrit que nous ne saurions encore l'apercevoir :

« Je savais dès longtemps, croyez-le, que la civilisation, cette civilisation dont nous sommes tous, j'imagine, à la Siam-Cambodge, de bons ouvriers, notre blanche civilisation bâtit un édifice dont il ne faut point songer encore à apercevoir la coupole, — tout au plus le rez-de-chaussée, occupé, comme il sied, par les boutiques des marchands ».

Si, plus de vingt ans après la parution de *Monde, Vaste Monde* nous n'avons pas trouvé le mot, j'ai peur que nous ayons trouvé le nom du cosmorama géant, j'ai peur que ce nom soit : building, gratte-ciel, j'ai peur que ce nom soit : Etats-Unis d'Amérique.

Et maintenant ? « Et maintenant » c'est le commencement de la fin du *Kilomètre 83*. Et puisque nous avons reproduit la fin du *Monde* peut-être pouvons-nous donner ici la fin du *Kilomètre*.

En mer.

Et maintenant ?...

Maintenant que mon vieil An-hoan n'est plus là, pour dégager le signe essentiel !...

Une enveloppe est sous mes yeux et son adresse est crite :

R. P. du May
Mission catholique de Shanghai

Chine.

Et ma main court sur le papier :

« ... Père, je ne suis pas un blasphémateur, je suis un suppliant.

« Je suis un homme de bonne volonté.

« Père, voici ma foi. C'est la foi des hommes au visage pâle, des civilisés. Ils savent que la terre leur a été donnée pour être devant eux comme une boule de glaise, et qu'il leur faut la repétrir. Ils savent qu'il faut appliquer la règle et l'ébauchoir, mesurer, tracer, couper... Mais ils ne savent pas selon quel modèle, selon quel dessin. Faites bien attention. Père, ce qu'ils demandent tous, ces bons ouvriers, c'est une grande épure, ce n'est pas un manuel d'apprentissage, ni un règlement de chantier !

« Père, quand Moïse fit construire l'arche, Béséleel et Ooliab surent que, pour plaire au Seigneur, il fallait « dix rideaux de vingt-huit coudées de long et quatre de large, en fin lin retors d'écarlate deux fois teinte », et « que chaque ais devait être assemblé à rainure et languette, et qu'il en fallait vingt du côté méridional qui regarde le vent du midi ».

« Mais quel Béséleel nous dira ce qu'il faut pour que notre œuvre, qui regarde les alizés et la mousson, soit agréable à notre Seigneur ? Où est-il, celui-là à qui « le modèle a été montré sur la montagne » ?

« Père, devant le grand Silence, savez-vous ce qu'ont dit beaucoup de mes frères ? Ils ont dit : « L'homme est fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance. Faisons de la terre le temple de l'homme, et ce temple sera à la meilleure ressemblance du temple de Dieu. Le plan de Dieu est en nous, selon les lignes de nos désirs ; et l'œuvre de nos mains, servant notre désir, est divine ».

« Je ne suis pas de ceux-là, Père. Ma devise est la vôtre, je veux qu'il soit visible, éclatant, que je travaille *ad majorem Dei gloriam*... Mais comment le puis-je ? Car j'ai peur...

« Père, j'ai peur de faire du mauvais ouvrage.

« J'ai lu sur la pierre d'une tombe de moine ces mots redoutables :

*Si operarete bene
Averete il paradiso
Averete il inferno
Si operarete male.*

« Je veux » œuvrer bien ». Dites-moi où je puis lire le plan, où je trouverai l'épure et la légende ? »

Je m'arrête. Je regarde par le sabord l'éclat d'une constellation inconnue... La plume tombe de mes mains. A quoi bon ? Je sais bien d'avance ce que me répondra le Père, et que cela ne me satisfera point. « Vous voulez bien œuvrer, mon ami, vous vous défiez des mauvais monuments ; mettez donc une petite croix au-dessus de celui que vous entreprenez... Dieu reconnaîtra les siens ! ».

Et puis, il y a mon péché, dont je ne me repentirai point. Mon péché du bord du marais, quand la grande barre de lumière éventrait la digue, et que tout étincelait et que tout le cercle de bronze de la forêt grondait de mon triomphe et de mon orgueil. Mon péché !... alors que j'ai compris la joie, et que ce n'était rien de tomber, comme un enfant maladroit, en courant, les dents serrées et les yeux fous vers Elle.

Ma main hésite, rature, froisse. Mon regard s'hypnotise sur le carré noir, fulgurant d'étoiles, et puis sur le tout petit carré blanc qui porte une adresse... J'hésite... « Un fluit » léger, à peine comme d'une aile de mouette effleurant l'eau, et, sans doute, quelques bulles de phosphorescence qui ont rejailli...

Comme la nuit est belle ! ... (1).

« Alors que j'ai compris la joie.... » Cela ne vous rappelle-t-il pas quelque chose ? quelque chose que disait tout à l'heure Jacques Bouvet à ce triple fou de Tourange ? Mais « maintenant » ce n'est pas la gorge des pigeons qui motive cette joie ? c'est la gorge... d'Elle, de l'Elsa « aux yeux trop beaux, aux yeux trop riches »... « Elle parlait, elle parlait... mais je n'entendais pas son babil. Seul me touchait l'éclair de ses yeux éclatants, et l'haleine rôdeuse, l'haleine embaumée... »

Les premiers livres de Daguerches ne nous ont présenté la femme que comme une poupée délicieuse, une muse inspiratrice si l'on veut, mais jamais collaboratrice.

Je n'en voudrais pas accuser l'inspiration méditerranéenne, qui pourtant... Aussi bien est-ce sous le signe épigraphique d'une boutade nietzschéenne qu'est placée Consolata :

« L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier ; et tout le reste est folie ».

Ainsi parla Zarathoustra, ainsi parla trop souvent la bouche méditerranéenne ; ainsi parle, presque toujours, la face orientale de la Sagesse...

Mais voici les livres d'un Daguerches plus occidental, où nous trouvons, en fait de types féminins, autre chose que la poupée faite pour le délassement du guerrier. Or l'une, Suzanne Armellier est offerte, en holocauste au Zeus des grands départs.

Une autre, Fagui, devient démente, auprès de l'œuvre achevée ; une autre, l'Elsa dont nous avons déjà parlé, semble ne pas trouver « cela (l'œuvre)

très séduisant ». « Il n'y a que deux choses qui aient de la valeur au monde, l'intelligence des hommes, et la beauté des femmes. Il y a plus d'intelligence dans la tête de papa que dans tout un troupeau de fonctionnaires subalternes, et, s'il se sert de cette intelligence pour glorifier la beauté de sa fille, j'ai le droit d'en être fière... » — « Qui veut conquérir le monde, qu'il conquière la femme d'abord ! »

Il y a un récit d'André Gide, un des bijoux de la littérature contemporaine, qui s'appelle : *Le Voyage d'Urien*. Les héros y sont aussi lancés à la recherche du sens mystique de leurs destinées ; mais quand ils vont parvenir au pôle, ils trouvent, tout près du but même de leur aventure, le cadavre d'un homme enseveli dans la glace. Il tient dans sa main un papier » Donc, étant revenus près de la tombe, nous ouvriâmes la glace pour prendre le cadavre, mais quand nous voulûmes lire le papier qu'il tenait, nous reconnûmes que ce papier était complètement blanc... » — C'est dans le même récit qu'une femme, la femme, Ellis, plus irréelle et plus symbolique qu'Elsa, écrit, dans la neige, ces lignes qui sont une citation de la Bible (Hébreux XI ; 39, 40) :

Ils n'ont pas encore obtenu ce que Dieu leur avait promis — Afin qu'ils ne parvinssent pas sans nous à la perfection.

Ce qu'il y a de commun entre des ouvrages et des pensées par ailleurs si dissemblables, on le voit aisément : ce mot final qui se dérobe, cet introuvable maître-mot, ce mot-clé, clé perdue (elle eût ouvert tout l'être inconnaissable et notre inexplicable effort...) — et puis cette indication que le plus grave empêchement à notre propre bonheur, c'est que nous n'ayons pas su la rendre heureuse, Elle, soit que nous n'ayons pas su la conquérir ou pas su la garder, soit que nous n'ayons pas réussi à l'intéresser à notre marche en avant, soit que nous n'ayons pas consenti à aider sa faiblesse... Ellis... « Elle ne vivait pas ; tu l'as faite ; il te faudra l'attendre maintenant ; car cette âme ne pourrait seule monter vers la cité de Dieu. » Certes, Elsa répondrait que nous non plus, les hommes, nous ne pourrions pas monter seuls vers la cité de Dieu. C'est vrai. Ils n'atteindront qu'ensemble ce que Dieu leur avait promis. Et quoique la porte soit étroite, André Gide ! il y faudra bien passer deux, côte à côte.

(1) Le Kilomètre 83, fin du chapitre XX.

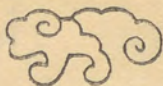


Le Chemin de Patipata

A E
JOR
DAN



A
E
J
O
R
D
A
N



LA FACE NORD

Je sens bien que mon jeu va devenir gageure, mais je la tiens. Quelque tentation que j'aie de m'arrêter dans la haute atmosphère que nous venons d'atteindre, je dois signaler encore une inspiration différente, dans Daguerches, et fortement gauloise, et que je puis donc bien (pour la gageure), dire nordique. Ici le maître-mot, dès longtemps fut trouvé : c'est l'oracle de la Dive Bouteille : TRINK ! et tout ce qui s'en suit.

A vrai dire ce Daguerches là est presque complètement inédit. Mais ses amis ont des manteaux très propres à la circulation des poèmes de haulte graisse... Poèmes de gauloiseries assaisonnées de sel attique, de gaillardises finement orfèvrées (car, tout artilleur qu'on soit, on peut rester orfèvre) ils

n'ont pas à renoncer à la publication, tant qu'il restera des pays où l'on peut boire un vin généreux et lire Rabelais. Et le biographe, qui n'a pas le droit de jeter un coup d'œil sur l'avenir et le « possible » de son héros, a le devoir, au contraire, de connaître tout son présent, même le plus discret. Si donc, à l'avvers d'une médaille dont le droit a pu paraître parfois ou trop précieux ou trop mystique, il a vu le solide réalisme de quelques propos torcheculatifs, il lui en faut faire état. Qu'on me pardonne d'insister si lourdement : je voulais seulement souligner d'un dernier trait la diversité étourdissante de notre Daguerches en disant que s'il n'eût fait rougir Rabelais ou Piron, du moins eût-il réussi à les surprendre et à les divertir...

Pierre FOULON.



Bibliographie des œuvres d'Henry Daguerches

ROMANS

Consolata, fille du soleil. — Paris, Calmann-Lévy, 1906 ;
190/120 ; 288 pp.

Monde, vaste monde. — Paris, Calmann-Lévy, 1909 ;
190/120 ; 319 pp.

Le kilomètre 83. — Paris, Calmann-Lévy, 1913 ;
180/120 ; 360 pp.

CONTES ET NOUVELLES

Le typhon. — Pages indochinoises, 1913, n° 7, pp. 125-
126.

La légende du caractère femme. — Pages indochinoises,
nouvelle série, 1924, n° 2, 15 février, pp. 43-54.

POÈMES

Le chemin de Patipata. — Paris, Grasset, 1911 ; 190/120.

Nocturne. — Pages indochinoises, 1913, n° 11, pp. 194-
195.

Le bonze d'Angkor, la légende du Fai-tsi-Long. — Revue
indochinoise, tome XXX ; 1918, 2^e semestre, pp. 359-
361.

Répudiation. — Pages indochinoises, n. s., 1923, n° 2,
15 octobre, pp. 61-63.

Imageries. — Pages indochinoises, n. s., 1924, n° 4,
15 avril, pp. 129-136.

DIVERS

L'affaire du port de commerce. — Saigon, Imprimerie
du centre, 1923 ; 240/160 ; 81 pp.

Valat (Charles). L'Indochine actuelle, une critique, un
programme. — Hanoi-Haiphong, Impr. d'Extrême-
Orient, 1924 ; 240/160 ; 56 pp.

